

PENSEE ET ACTION SOCIALE CHEZ MARCELLIN CHAMPAGNAT ET SES PREMIERS DISCIPLES

Ce petit article reproduit à peu près à l'identique la conclusion du texte long dont il est la synthèse terminée par une réflexion. Il peut être publié à part.

L'objectif de M. Champagnat lorsqu'il fonde les Frères Maristes n'est pas fondamentalement social mais évangélique : avec ses confrères maristes il veut susciter une chrétienté régénérée à l'image de l'Eglise primitive : « Cor Unum et Anima Una ». Mais, aussi mystique, utopique et eschatologique qu'il soit, un tel projet ne peut que s'incarner dans le monde des hommes : c'est pourquoi il existe une sociologie des sociétés religieuses, et tout particulièrement de leurs origines et de leurs fondateurs¹. Il est donc légitime de considérer l'œuvre de Marcellin Champagnat sous cet angle particulier, important sans être fondamental.

Une intuition précoce suscitant un projet éducatif peu perçu par l'entourage

Comme il est courant chez les fondateurs, M. Champagnat encore jeune a ressenti une intuition personnelle : enfant du peuple, il a expérimenté une éducation et une instruction brutales et peu efficaces². Il en a retiré plus tard le projet audacieux de créer un corps de laïcs aptes à délivrer une éducation, à la fois humaniste et chrétienne, aux enfants du peuple. C'est au prix de bien des étapes et tâtonnements qu'il réalisera cet objectif en maintenant son adhésion à la Société de Marie qui, en envisageant une mission universelle, lui a permis d'élargir et approfondir son propre projet. Mais ses confrères prêtres verront sa société de Frères comme œuvre sociale plutôt que missionnaire. Aussi, sa fidélité à la double identité de prêtre mariste et de fondateur des Frères lui causera bien des contradictions tant auprès des Pères que des Frères Maristes.

Une pastorale de rechristianisation fondée sur un « oratoire » de frères

C'est à La Valla en 1817 -1825 que M. Champagnat commence à passer du projet rêvé à la réalisation de sa Société de Frères. Vicaire zélé il participe à l'effort de rechristianisation de la France par une pastorale très offensive qui suscitera dans la société réserves et oppositions³. Il constitue un « oratoire »⁴ d'auxiliaires paroissiaux au zèle multiforme, qu'il réussit à mobiliser autour de deux tâches principales : au village l'accueil charitable des vagabonds et des enfants pauvres⁵ ; et les catéchismes dans les hameaux. Très vite, deux faits nouveaux viennent enrichir son projet : il découvre la méthode simultanée qui permet d'instruire efficacement les enfants ;

¹ Sur ce sujet, voir entre autres : Raymond Hostie, « Vie et mort des ordres religieux » ou Jean Séguy, « Conflit, utopie ou réformer l'Eglise », Cerf, 1999.

² André Lanfrey, « Marlies sous la révolution : La pastorale du curé Alliot en temps de persécution ; Ecoles et culture dans un milieu rural et des temps troublés ; Thérèse-Louise Champagnat et les Sœurs de St Joseph ». champagnat.org/bibliothèque/histoire.

³ André Lanfrey, « Champagnat, la danse et les jeunes. Le problème de la fête profane dans l'institut au XIX^e siècle », Champagnat.org/bibliothèque/Histoire.

⁴ Dans le sens italien (Philippe de Néri) de centre apostolique pour les jeunes.

⁵ Témoignage de Joseph Violet dans Carazo, Témoignages du procès de canonisation du P. Champagnat.

et il rencontre un enfant mourant ignorant son catéchisme⁶. Il passe donc à un projet plus global et plus mariste : des Frères aptes à catéchiser et instruire les enfants en tout lieu et tout temps. Et en 1819 il convainc ses disciples de constituer une association religieuse⁷, les écoles communales devenant les lieux ordinaires d'une meilleure instruction et d'une évangélisation de l'enfance. C'est l'application pratique du principe bien connu mais très difficile à mettre en pratique : « former des bons chrétiens et de vertueux citoyens⁸ ».

L'extension de ce projet se heurte à plusieurs obstacles structurels : les premiers Frères manifestent un zèle assez anarchique ainsi qu'une ascèse ostentatoire qui inquiètent l'opinion et donnent au groupe des allures sectaires⁹. D'où la difficulté de recrutement des jeunes gens issus de la société villageoise. Champagnat et ses Frères ont aussi tenté de trouver des disciples parmi les bandes de jeunes vagabonds qu'ils recevaient fréquemment. Mais la pauvreté de la communauté, son genre de vie austère et la perspective d'une formation rigoureuse ont rebuté d'éventuels candidats.

L'école comme médiation entre une société réticente et la mission.

Finalement l'impasse se dénouera par l'école. Les communes et paroisses qui cherchent des maîtres fiables, correctement instruits et peu coûteux, trouvent dans les premiers Frères de M. Champagnat des instituteurs d'une qualité inespérée, même si leur zèle, qui ne se limite pas encore à l'école, suscite une admiration mêlée d'un peu d'inquiétude. Et la tradition d'accueil des vagabonds porte enfin des fruits en 1822 avec une bande de jeunes gens venus de la Haute-Loire qui acceptent de rester dans un noviciat-école normale dont le côté austère a été atténué. Il y a donc une rencontre un peu ambiguë entre une forte demande sociale et une offre d'éducation religieuse.

L'utopie de Champagnat est donc en passe de réussir : il forme au zèle des enfants du peuple qui sont en mesure d'en accueillir et d'en éduquer d'autres, en vue d'une évangélisation massive à base de charité et de catéchèse. L'outil essentiel de cette action, que Marcellin n'avait pas prévu au tout début, c'est l'école, qui permet la continuité de ces deux objectifs apostoliques tout en intégrant les Frères à une société qui accepte volontiers une instruction catéchétique et profane mais se méfie d'une pastorale ostentatoire voire répressive. Les disciples de Champagnat, contrairement à lui, auront un certain mal à renoncer à leurs premières pratiques apostoliques et verront La Valla comme « le berceau » de leur institut. D'ailleurs, au bout de sept ans (1817-1824) sont fixés des traits sociologiques fondamentaux de leur fondation :

- Une société restreinte mais militante, issue des milieux populaires, fondée sur un projet de civilisation chrétienne au moyen de l'école relevant à la fois de l'Église et du pouvoir civil.
- Un accueil large des jeunes et moins jeunes issus des milieux populaires, voire marginaux, en vue de leur intégration par le catéchisme et l'instruction : une sorte de populisme, même dans le recrutement des Frères.
- L'esquisse d'un projet d'expansion territoriale infinie par des fondations d'écoles après accord avec les autorités civiles et religieuses.

⁶ A. Lanfrey, « Rencontre avec un enfant malade au pied du Pilat. Réexamen historique de l'hypothèse Montagne », CM n° 35, mai 2017.

⁷ A. Lanfrey, « La promesse des Frères de 1826. En fait les statuts primitifs de la branche des Frères », CM n° 35, mai 2017.

⁸ On trouve fréquemment cette citation dans les textes maristes avec des variantes.

⁹ André Lanfrey, « Les béguins du Forez et la fondation des Frères Maristes. Secte janséniste et congrégation naissante », dans Champagnat.org/bibliothèque/Histoire.

Retour au projet primitif de création d'une Société de Marie : L'Hermitage de N.D.

Pour M. Champagnat, cette réussite n'est pas pleinement satisfaisante : l'unité de sa communauté est mise en péril par un zèle mal contrôlé, une maison aux vocations multiples et une faible persévérance de ses aspirants¹⁰. La solution lui semble la réalisation de la Société de Marie prévue en 1816, groupant ensemble Prêtres et Frères. Ce sera la construction de « L'Hermitage de Notre-Dame » près de St Chamond : une cité mystique gardée par Marie de l'esprit du monde, mais aussi base de conquête apostolique¹¹.

Le prospectus de 1824 rend officielle la Société en proposant, aux communes et paroisses, des instituteurs compétents (méthode) motivés (vocation), organisés en corps (congrégation) et peu coûteux. Les deux obstacles habituels à l'éducation massive du peuple : le manque de personnel capable et le défaut d'argent, sont donc considérablement réduits. La Salle l'avait fait avant Champagnat, mais pour les villes. Pour les milieux plus modestes, Champagnat n'est pas, au XIX^e siècle, le seul fondateur de Frères, mais sans doute celui qui a su le mieux concilier mystique et réalisme, action sociale et esprit religieux, par fidélité à son double héritage : le projet mariste et sa propre inspiration¹².

Refondation de la branche des Frères : N.D. de L'Hermitage

Mais, ce que Marcellin pense comme la synthèse du projet des prêtres maristes en 1816 et de celui des Frères en 1817, sera fort mal accepté par ces derniers, qui n'y voient pas la continuation de La Valla, ni par les prêtres maristes qui conçoivent tout autrement la Société de Marie. Quant à la Société des Frères Maristes, elle traversera tant bien que mal la crise mais deux des principaux Frères l'ont quittée et une partie des Frères restent sur la réserve¹³.

Le fondateur renonce donc à la création d'une Société des prêtres (« Ni Dominus ») mais restructure sa Société en 1826-29 dans un esprit très différent de celui du temps de La Valla. A un zèle ostentatoire et multiple il substitue la vie conventuelle et un apostolat centré sur l'école. L'Hermitage est un lieu de formation mixte (noviciat et école normale) mieux encadré qu'auparavant¹⁴. Et les écoles dépendant de ce foyer rayonnant devront fonctionner à l'identique : comme de petites cités saintes. Le retrait conventuel s'est substitué à l'immersion dans la société : les Frères sont désormais une congrégation dont les adhérents prononcent des vœux (1826) et portent une soutane. Ils sont toujours destinés à l'éducation, mais dans un réseau d'écoles dont L'Hermitage est le modèle.

Une pastorale plus pessimiste et plus prudente : maison-mère et réseau scolaire.

Champagnat a sans doute jugé que la survie de son œuvre était à ce prix. Mais une telle décision, après un temps de pastorale offensive, trahit un retournement pessimiste devant ses faibles résultats, la vive conscience de la fragilité de ses disciples et compagnons, et la conviction que

¹⁰ Lettre 305 à Mgr. Devie le 3 décembre 1839.

¹¹ A. Lanfrey, « De L'Hermitage de N.D. à N.D. de L'Hermitage. La S.M. dans l'itinéraire spirituel de Champagnat, CM n° 34, mai 2016.

¹² A. Lanfrey, « Champagnat, prêtre campagnard... en fait promoteur d'école populaires en milieux ruraux et urbains », Champagnat.org/ bibliothèque/ Histoire.

¹³ A. Lanfrey, « Le F. Louis et sa propre conception de la Société de Marie... », CM n° 37, mai 2019.

¹⁴ A. Lanfrey « Former un corps enseignant primaire en France au XIX^e siècle. Deux modèles concurrents : les noviciats de Frères et les écoles normales d'instituteurs », Champagnat.org, Histoire.

la société ne peut plus être rénovée par des méthodes pastorales classiques. Au fond M. Champagnat intègre l'idée que la Révolution n'a pas été une parenthèse, mais une rupture déchristianisatrice demandant de nouvelles méthodes pastorales¹⁵. La révolution de 1830, en suscitant une violente vague d'anticléricalisme et en instaurant un régime libéral hostile à l'Église ne pourra que justifier une telle stratégie, d'ailleurs issue de la tradition monastique et aussi du concile de Trente qui exige des curés une vie aussi retirée que possible.

A long terme l'irruption du nouveau régime politique aura des effets dévastateurs, mais à court et moyen terme elle n'a pas nui durablement au réseau scolaire instauré par Champagnat et progressivement étendu. Et cette expansion territoriale de l'institut n'est pas le moindre aspect de la sociologie de l'institut qui repose sur un pôle central à la fois modèle et surveillant de véritables écoles de mission capables de fonctionner comme des noyaux civilisateurs dans les villages et petites villes. Chaque école est en effet destinée à offrir l'éducation et l'instruction à tous les enfants qui l'entourent, y compris ceux des hameaux les plus éloignés et des communes voisines¹⁶ qui peuvent, moyennant une modeste rétribution, prendre pension dans l'école.

Un genre de vie paradoxal : éloignement du monde et vie sociale intense.

Mais la présence d'internes impose aux frères une multitude de tâches épuisantes. Et surtout elle met en péril leur genre de vie monastique, chaque école étant conçue comme un petit couvent imitant le règlement de l'Hermitage, les Frères devant sortir le moins possible pour éviter des contacts inutiles ou dangereux avec la population. Il y a donc une réelle contradiction entre une règle de vie monastique et les obligations sociales d'une communauté éducative.

L'obligation d'une vie communautaire retirée s'explique aussi par la nécessité pour les Frères de ne pas se laisser dominer par la société dans laquelle ils interviennent. Nous imaginons mal aujourd'hui la dureté de la fonction enseignante dans la première partie du XIX^e siècle qui exige un haut degré d'abnégation. Il faut instruire et éduquer, dans des locaux inadéquats, des enfants souvent trop nombreux et sans éducation, supporter des parents exigeants et facilement menaçants, se faire respecter par des autorités civiles et religieuses méprisantes¹⁷... A cette époque l'éducation est une militance et une ascèse imposant une forte motivation religieuse et une prise de distance pour supporter, avec l'aide d'une communauté, une vocation si peu reconnue et en même temps si pénible.

Peut-être atteignons-nous là les limites du projet de Champagnat qui, devant une société moins accueillante à son zèle qu'il n'avait d'abord cru, suscite chez ses disciples une forme d'élitisme spirituel auquel beaucoup de candidats peinent à parvenir. C'est pourquoi, en dépit de sa volonté d'accueillir largement les vocations pour répandre l'éducation, la persévérance des Frères restera relativement faible.

Marginalisation des œuvres caritatives classiques et faible part au catholicisme social

L'école étant devenue le mode privilégié d'apostolat des Frères, son côté plus spécifiquement caritatif, intense à La Valla, ne s'est guère maintenu ensuite qu'à la marge. A partir de 1835,

¹⁵ Un indice de cette idée dans la lettre 194, ligne 31, à Mgr. Pompallier en 1838 : « ... la religion ne périra pas encore en France, il y a trop de ressource... ». Une affirmation qui laisse entendre que M. Champagnat a longtemps cru la religion en danger.

¹⁶ A. Lanfrey, « Caméristes, besaciers, forains dans les écoles des Frères Maristes au XIX^e siècle », CM n° 36, mai 2018.

¹⁷ Voir à ce sujet l'autobiographie du F. Avit au début des Annales de l'institut.

l'institut prend en charge quelques Providences s'occupant des orphelins : une activité relevant plutôt de la charité traditionnelle que des œuvres sociales nouvelles. Mais Champagnat ne peut refuser un tel service à des bienfaiteurs et notables dévoués. De même il a envoyé des Frères dans les écoles privées des compagnies industrielles et minières dirigées par quelques-uns de ses plus insignes bienfaiteurs. Les Frères y partagent en partie les contraintes du milieu ouvrier en pleine massification mais y seront rapidement confrontés à une culture ouvrière revendicative pas du tout encline à accepter l'idéal du bon chrétien et du vertueux citoyen. Mais il est vrai que ces situations se révéleront surtout après Champagnat¹⁸, non seulement d'ailleurs dans le monde ouvrier mais encore dans l'ensemble d'une société pour qui le concept de progrès a remplacé celui de stabilité.

En somme, le P. Champagnat a su créer une société d'éducation durable mais fragile et aux possibilités d'expansion numérique limitées malgré son idéal premier d'éducation massive de l'enfance. Il apparaît très vite que pratiquer ensemble retrait du monde et éducation est un pari difficile.

Une œuvre sociale et éducative précoce confisquée par l'Etat

Disons qu'à sa mort en 1840 les Frères Maristes sont une société d'éducation pionnière, encore proche de ses utopies primitives et nourrissant un haut degré de militance éducative, mais en voie de marginalisation relative du fait que l'Etat, à partir de 1833 a établi son propre modèle de formation, par des écoles normales départementales pour des instituteurs encouragés à s'intégrer à la société et même à y exercer une influence¹⁹. Au moment de la mort du Fondateur se profile donc la concurrence entre deux types d'instituteurs publics²⁰ : les uns, issus de la tradition religieuse, relativement distants envers la société ; les autres destinés à s'y intégrer sans complexes. Ainsi, entre 1833 et la fin du siècle, c'est l'Etat qui réalisera un corps d'enseignants publics que l'Eglise, par les congrégations, avait tenté de constituer avant lui.

Les décrets Combes qui dissolvent les congrégations enseignantes en 1903 seront la conséquence lointaine de cette faible intégration sociale des congrégations. Néanmoins leur survie mondialisée a montré une résilience de ce modèle, qui n'est pas due au hasard quand on voit les systèmes éducatifs étatiques devenir souvent les jouets d'une société qui les veut à son image, ou (et) de professionnels qui les désirent à leur service.

Une recherche de la juste distance-proximité entre éducateurs et éduqués

C'est peu ou prou le retour d'une situation qui existait en France dans le système scolaire d'Ancien-Régime et encore au moment de l'enfance de Champagnat. C'est pourquoi celui-ci avait entrepris plus tard, et non sans hésitations, de fonder une communauté religieuse et éducative capable d'intervenir dans la société sans se faire dévorer par ses conformismes et ses préjugés, ni la dominer indûment. Ainsi, Champagnat et les Frères Maristes ont cherché à répondre à un problème non seulement social mais anthropologique : d'une manière ou d'une autre, l'éducation n'est possible qu'en vivant la juste distance-proximité entre éducateurs et éduqués. Ils y ont répondu à leur manière et, bien sûr, avec leurs limites.

¹⁸ A. Lanfrey, « Les bienfaiteurs du P. Champagnat et de l'institut », CM n° 29, mai 2011.

¹⁹ En principe l'instituteur laïque est secrétaire de mairie, fonction que l'institut refusait pour les Frères.

²⁰ Les deux tiers des écoles où exercent les Frères Maristes sont publiques.

Nous sommes aujourd'hui confrontés à la même question qui ne concerne pas que l'éducation : quelle juste relation - ou, en d'autres termes, quelle dialectique retrait-présence - établir avec l'autre, en toute forme d'action sociale, pour qu'elle soit humanisante ?

Une œuvre éducative et sociale inachevée

A une telle question il n'est pas de réponse définitive. Le P. Champagnat lui-même ne considérait pas son œuvre comme achevée, ainsi que le suggère une réflexion du P. Bourdin dans son Mémoire²¹ sur les origines des Frères Maristes :

« Il avait pensé, du temps de M. Bochard²², faire un petit oratoire²³, être tout à son œuvre ; [...] il a fait plus et [il n'était toujours] pas heureux ».

Tout éducateur ou travailleur social connaît une inquiétude semblable. Et il n'est pas inutile pour lui de voir comment ses prédécesseurs ont affronté et résolu de leur temps un problème posé à chaque génération.

F. André Lanfrey, mai 2024

²¹ Il est écrit vers 1830 (OM2/ 754 § 28 p. 753).

²² Vicaire général jusqu'en 1824, il était le mentor du P. Champagnat

²³ Un lieu d'action apostolique.